

Conversation avec Jean-Michel Alberola (9)

Présents (outre l'artiste) : Bernard Marcadé, Michel Hénochsberg, Alain Berland, Léa Bismuth, Rodolphe Olcèse, Gaël Charbau, Jérôme Alexandre.

Pourquoi vivons-nous désormais dans une **contradiction** permanente ? Comment se positionner face à cela ? La question est concrète et vitale pour l'artiste, puisque, par définition, il recherche la clarté, la vérité, et qu'il prend le risque en chaque œuvre de transformer le monde. Il pose des actes politiques et ses actes sont aussitôt achetés, détournés, contredits. Comment être au monde et supporter qu'il soit à contresens du désir ? Comment choisir entre compromis et résistance ? La rançon de la contradiction est le cynisme et la fatigue. Pour J-M A, la contradiction est vraiment l'opacité du monde et elle se fait aujourd'hui insistante. Nous sommes loin de la position hégélienne, confiante dans le dépassement positif des contraires.

La conversation sur ce thème conduit à aborder de nouveau le sujet de la **pauvreté**, puis la question du **langage**, l'un et l'autre sujets traversés par un troisième, celui du **pouvoir**.

Michel Hénochsberg explique pourquoi il lui est impossible d'utiliser le mot pauvreté entièrement confisqué par l'approche économiste qui sépare de manière formelle richesse et pauvreté. Il préfère parler de **simplicité** pour tenter de rejoindre la *sainte pauvreté* de J-M A. Entre l'appréhension marxienne de la pauvreté et celle expérimentale de J-M A, ce n'est plus le même concept. Pour Marx, rappelle-t-il, le capitalisme ne mourra pas de ses contradictions. Seule la révolution, qui est d'ordre politique, peut donner lieu à un changement de système. Pour l'heure, le capitalisme est en phase d'implosion. On va vers un capitalisme pauvre, cela ne veut pas dire qu'il disparaîtra. Quant à la crise, elle n'est pas celle de la dette, mais celle de l'effondrement des capacités de l'économie à

comprendre ses propres instruments de mesure, ce qui est conforme aux propos de Michel Cassé sur l'astrophysique.

J-M A soutient, quant à lui, que le sens du mot pauvreté est loin d'être confisqué. S'il est devenu polysémique, tant mieux. Au moins cela engendre des questions. De fait, la technicité scientifique du langage a creusé la différence avec la réception et l'usage des mots dans leur **sens commun**. Cette différence, témoignage parmi bien d'autres du **malentendu** qu'est toute communication, s'inscrit de manière intéressante dans la trame du temps. Ainsi, le mot pauvreté peut paraître **anachronique**, ressorti d'un autre temps, d'un autre espace culturel.

L'anachronisme, comme le malentendu, sont en réalité des données bonnes, dès lors qu'elles prennent acte de la situation réelle de l'usage des mots et des conditions réelles de la compréhension, et qu'elles deviennent le ressort vivant d'une créativité possible. Se tromper en utilisant des mots d'un autre temps, c'est mettre à la question le présent, le recharger d'une tradition, dont on sait bien qu'elle n'est jamais disparue. Nietzsche parlait en ce sens de **l'intempestif** et de **l'inactuel**. Le parler commun, ses réserves d'anachronisme, et ses imprécisions (les malentendus qu'elles produisent) sont une voie royale de détection de trésors enfouis. Les mots anachroniques révèlent souvent directement le sens pur et simple de ce qui est signifié et que d'autres mots ont refoulé. Il importe beaucoup, selon J-M A, de rappeler à la vie ce qui a été refoulé.

Ainsi de l'entreprise d'**asphyxie du qualitatif par le quantitatif**, qui est l'une des œuvres de la modernité. Dans le développement du capitalisme jusqu'en ses formes les plus dérèglées, tout l'ordre du qualitatif a été refoulé (M. Henochsberg).

Un dernier sujet, consécutif à celui du langage, est celui de **l'art dit populaire**. Entre sens commun, usage anachronique, d'une part, sens élaboré technique d'autre part, et art populaire / art savant, l'analogie est simple. Ne faut-il pas craindre les évolutions de certaines disciplines artistiques qui signifieraient la perte de l'assise commune. Soutenons que tout l'art digne de ce nom est populaire. Et aurait avantage à s'en souvenir. *Le Sacrifice* de Tarkovsky, dont il a été question en début de séance, est-il un film populaire ? La réponse est : assurément, il l'est. Car là où il y a œuvre, il y a œuvre commune ; là où se tient la qualité, la sophistication élitiste est nécessairement absente.